

**Inédit**

**Ordre de la Libération**

**Jeudi 13 septembre 2018**

**Conférence**

**« André Malraux, le combattant de la liberté »**

**Par Michaël de Saint-Cheron**

Parler au musée de l'Ordre de la Libération de Malraux en septembre 2018 m'oblige à rappeler le 41<sup>e</sup> anniversaire de la première exposition qui eut lieu en France et dans le monde après la mort de l'écrivain-combattant. Car cette exposition eut lieu entre ces murs historiques des Invalides, dans ce musée, inaugurée le 19 novembre 1977. L'éminent ami et spécialiste japonais de son œuvre, Tadao Takemoto, en fut époustoufflé et envoya un message au directeur du musée privé Idémitsu, créé par le fondateur de la société pétrolifère Sazô Idémitsu. Un an plus tard, la majestueuse exposition « Malraux et le Japon éternel » était inaugurée à Tokyo.

C'est dire que cette première exposition dans ce musée fut capitale. Parler ici aujourd'hui du combattant de la liberté est polysémique par nature et en particulier pour un homme comme Malraux, qui ne se contenta pas d'écrire, ni d'élaborer des théories fascinantes sur l'art, ni la politique et le rayonnement culturel et artistique de la France, mais qui sut se battre quand l'heure était grave.

Je proposerais une lecture de Malraux qui obéirait au chiffre 8. Ainsi, visiterons-nous 1928, 1938, 1948, ainsi de suite jusqu'à sa mort en 1976 – 16 étant d'ailleurs un multiple de 8. Ce chiffre 8 me permet aussi de saluer l'anniversaire de l'Etat d'Israël, en 1948, Israël dont Malraux salua à de nombreuses reprises le courage et l'obstination. 1948 est aussi l'assassinat de Gandhi. Bien évidemment, je ne me cantonnerai pas au seul

chiffre 8, rassurez-vous. Mais avant tout, il y a 1918, l'année de l'armistice de cette terrifiante Première Guerre mondiale, dont nous marquons le centenaire. Comment le jeune André Malraux n'aurait pas été marqué à vif par ce cataclysme ? Il n'est qu'à lire *Les Noyers de l'Altenburg* publié en pleine Seconde Guerre mondiale à Lausanne, pour voir ce qu'il retint de plus fort sur cette hécatombe. Il est évident que s'il avait dû y prendre part, son regard en eût été profondément différent. Les deux livres qui le marquèrent le plus sont *Le Voyage au bout de la nuit* de Céline et *Sang noir* de Louis Guilloux.

Malraux, bien que mort relativement tôt, à soixante-quinze ans, emplit le siècle et même si aujourd'hui, trop peu de gens et moins encore de jeunes le lisent, il demeure pourtant très présent dans tant de domaines qui concernent non seulement la France, mais le monde et tout spécialement dans le monde de l'art. Qui ne parle aujourd'hui du Musée imaginaire d'une telle ou d'un tel, du patrimoine mondial menacé, de l'exception culturelle de la France ? S'il n'a pas forcément inventé les deux derniers concepts qui sont devenus des actions politiques, il les a préparés, préfigurés. Sans parler de sa vraie-fausse phrase célèbre dans le monde : « Le XXI<sup>e</sup> siècle sera spirituel ou ne sera pas. »

Passons en revue nos dates. 1928 fut la parution des *Conquérants*, le premier de ses romans du cycle Asie. 1938 fut l'année de la sortie de son film sur la guerre d'Espagne, *Sierra de Teruel* devenu *Espoir* après la guerre. 1948, marque la première grande période de ses écrits sur l'art mais sonne aussi la fin des années du RPF. 1958 fut une année capitale entre toutes. Il venait de publier le premier volume de sa trilogie sur l'art *La Métamorphose des dieux*, travaillait au deuxième volume, quand le général de Gaulle revint au pouvoir et l'appela à ses côtés. C'est lui, qui le 4 septembre, place de la République, précéda la présentation de la Constitution de la V<sup>e</sup> République par le Général, dans un flamboyant discours qu'il terminait par une harangue inoubliable :

Parmi vous, nombreux sont encore ceux qui ont entendu nuit après nuit,  
Ici Paris, le Paris de tous ces quartiers, depuis la Porte d'Italie jusqu'au rond-point de la Défense.  
Ecoute pour la France, république de bronze, la réponse de la vieille nymphe glorieuse. Ici Paris !  
Honneur et patrie !  
Une fois de plus, Français au rendez-vous de la République et au rendez-vous de l'histoire, vous allez entendre le Général de Gaulle.

Malraux devint un bref moment ministre délégué à la présidence du Conseil chargé de l'Information avant d'y être remplacé très vite pour devenir ministre délégué chargé de l'expansion et du rayonnement culturel de la France. Préfiguration à sa nomination en janvier 1959 de ministre d'Etat chargé des Affaires culturelles, fonction éminente qu'il conserva dix ans durant, jusqu'en juin 1969, où il quitta toute charge, un mois après le départ de De Gaulle. Puis vint 1968, sur laquelle tant de choses ont été dites depuis le printemps de Prague, la révolte estudiantine et sociétale en France, le pic de la Révolution culturelle en Chine, et tant d'autres bouleversements planétaires. Malraux n'a sans doute pas vu immédiatement la portée de cette révolte, se taisant par ailleurs sur le printemps de Prague et la Révolution chinoise et ses millions de morts. Il inaugura la dernière Maison de la culture, à Grenoble et se brouilla avec les artistes et intellectuels aussi fulgurants que Jean-Louis Barrault, Jean Vilar ou Henri Langlois, évincé de la Cinémathèque puis réintégré grâce à la mobilisation du monde du cinéma contre le gouvernement. Pour Jean Vilar, l'intelligence et l'admiration réciproques ont fait leur œuvre et ils se revirent pour la série de Françoise Verny et Claude Santelli : « Malraux, la légende du siècle ».

Il ne devait pas voir 1978, étant mort le 23 novembre 1976.

Parler en septembre 2018 de Malraux, ici aux Invalides, m'oblige à dire quelques mots de Simone Veil, non seulement parce que sa dépouille est entrée au Panthéon dans le VI<sup>e</sup> caveau avec Jean Moulin, Jean Monnet, René Cassin et André Malraux, cinquante-quatre ans après le héros et martyr de la Résistance et vingt-deux ans après notre écrivain-combattant, dont le discours pour l'entrée des cendres de Moulin au Panthéon est inscrit à jamais dans notre histoire nationale, mais aussi, ou mais surtout parce que la dépouille de Simone Veil voisine désormais avec ses quatre « compagnons d'éternité » et gageons qu'il se trouve une ou un écrivain inspiré à faire des prosopopées, pour nous créer un dialogue passionné entre Jean Moulin, Jean Monnet, René Cassin et André Malraux.

Il y a quatre-vingt-dix ans, Malraux publiait *Les Conquérants*, le moins connu de son cycle asiatique comme de ses romans, mais pas le moindre en puissance romanesque et psychologique, avec au centre le personnage de Garine qui incarne le révolutionnaire

dans sa passion politique en prise avec son dialogue intérieur. Le roman se passe à Canton à la mort de Sun Yat-sen et se passe sur moins de deux mois entre juin et août 1925. Dans l'intrigue s'opposent Garine, le héros, avec Borodine, l'idéologue. Il faut bien comprendre que le jeune Malraux qui est fasciné par la révolution en voit aussi les limites et donc les dangers. C'est l'une des leçons de ce roman. Relisez-le et vous verrez combien Malraux est moderne et combien son combat est toujours le nôtre.

En 1933, lors de sa conférence de presse pour l'attribution du Goncourt à *La Condition humaine*, il fit cette déclaration qui raisonne encore comme un battement de tambour de bronze :

Qu'il n'y ait aucune équivoque sur mon livre : j'ai essayé d'exprimer la seule chose qui me tienne à cœur, montrer quelques images de la grandeur humaine, les ayant rencontrées dans ma vie dans les rangs des communistes chinois écrasés, assassinés, jetés vivants dans des chaudières, et détruits de toute façon. C'est pour ces morts que j'écris. Que ceux qui mettent leur passion politique avant le goût de la grandeur, s'écarte d'avance de ce livre. Il n'est pas fait pour eux.

*Puis il y eut la glorieuse et tragique page espagnole. L'Espoir* et sa participation active et militaire à la Guerre civile espagnole de 1936. Il créa l'Escadrille *España*, constituée d'aviateurs professionnels pour piloter une vingtaine de Potez 540 et en prendre le commandement comme *coronel* Malraux, aidé dans sa tâche par des militaires de métier. Il ne savait ni piloter ni manier une arme. Peu lui importait. Abel Guidez en fut le chef opérationnel avant de quitter l'escadrille suite au désastre de Malaga.

En 1968, il répondait à un journaliste allemand qui l'interrogeait sur son engagement auprès de la République espagnole en péril : « Je suis allé en Espagne pour une raison morale : porter secours à mes camarades. » C'est cela que Malraux nommait « la fraternité virile ».

En 1937, Malraux partit aux Etats-Unis faire des conférences qu'il donnait en français et qui étaient traduites, pour récolter des fonds pour la République espagnole. À son retour, en 1938, il réalise avec Boris Peskine, assisté de Denis Marion et Max Aub, son unique film, *Sierra de Teruel* devenu *Espoir*, qui sortira officiellement le 13 juin

1945. Darius Milhaud, l'un de nos compositeurs français majeurs du siècle dernier, composa la musique.

Arriva la guerre, la plus sanglante et abominable guerre de toute l'histoire, qui fit entre 45 et 60 millions de morts, durant laquelle eut lieu l'effroyable Shoah, l'extermination des Juifs et, à partir de 1944, des Tziganes. Très vite Malraux veut s'engager et faire valoir son titre de *coronel* durant la guerre d'Espagne, à la tête de sa brigade d'aviateurs volontaires *España* devenue après son départ, brigade *André Malraux*. Mais qui voulut avoir ce grand écrivain, incontrôlable et surtout ni véritable aviateur ni combattant de métier, sous ses ordres ? Bref, à force d'insistance, le prix Goncourt 1933 fut incorporé au printemps 1940 à Provins comme simple seconde classe dans un régiment de chars. L'unité est faite prisonnière le 12 juin à Sens et le 1<sup>er</sup> novembre, Malraux s'évada grâce à plusieurs complicités à commencer par celle de son frère Roland, un véritable héros, résistant depuis 1942 dans le réseau SOE, il fut arrêté le 21 mars 1944 puis déporté à Neuengamme. Il mourut lors du naufrage du *Cap Arcona*, à Lubeck, où les nazis avaient affrété quatre bateaux peuplés de 7 500 survivants, dont Himmler voulait se servir comme « monnaie d'échange » avec les Alliés. Les avions de la RAF pensant que c'étaient des nazis en fuite, bombardèrent les navires et causèrent la mort de presque tous les malheureux déportés. À peine 500 survécurent. Au moment de la fuite d'André Malraux, un caporal allemand ferma les yeux. Corniglion-Molinier, l'ami de toujours, lui prêta un costume civil.

Depuis quelques décennies, on connaît tout sur l'engagement tardif de Malraux alias colonel Berger dans la Résistance. Il ne fut ni Kessel, ni Romain Gary, ni Jean Prévost, ni Char... mais il fit combien plus que tant d'écrivains donneurs de leçons comme Sartre.... L'historien Pierre Laborie témoigne à Malraux-Berger une admiration non feinte et éclaire sous un jour nouveau son véritable engagement<sup>1</sup>. Malraux ne fut certes ni « commandant FFI inter-régional », ni « délégué national du CNR », ni « chef de la mission interalliés », enfin, il ne se battit pas contre la division *Das Reich*. De même que son arrestation, ni sa détention comme son rôle dans la libération de la prison de Toulouse ne correspondent au récit magnifique et épique qu'il en donne dans les

---

<sup>1</sup> « Malraux et la Résistance » in *André Malraux et le rayonnement culturel de la France*, dir. C-L Foulon, éd. Complexes, 2004.

*Antimémoires*. Et pourtant... Ses faits de résistance qui remontent à l'automne 1944 et à l'hiver 1945 à la tête de la Brigade Alsace-Lorraine en tant que colonel Berger, sont indéniables. À l'été 1944, il tenta vraiment d'unifier le commandement militaire de la Corrèze, en vain.

La Brigade Alsace-Lorraine fut commandée par Malraux-Berger, secondé par le lieutenant-colonel Jacquot et le commandant André Chamson, futur membre de l'Académie Française. Mais ce n'est pas Malraux qui la créa. Ce sont plusieurs jeunes alsaciens sous l'égide de Bernard Metz, futur médecin et fils d'un médecin de Strasbourg, et de Marcel Kubler dit *Marceau*<sup>2</sup>.

Beaucoup d'Alsaciens et de Lorrains s'étant réfugiés dans le Périgord, et grâce à l'intervention de Chamson, la rencontre a lieu le 8 septembre, entre Malraux et le général de Lattre de Tassigny, qui adoube le colonel Berger et intègre sa brigade à la 1<sup>re</sup> Armée française. La première mission de Malraux et de ses hommes fut de libérer Dannemarie, ce qui fut fait le 28 novembre. Le capitaine Peltre perdit sa vie lors de cette bataille et Malraux saluera sa mémoire à Créteil en octobre 1974, pour le 30<sup>e</sup> anniversaire de la bataille. Puis en décembre, ce sera la défense de Strasbourg jusqu'au 26 février 1945, lors de l'ultime offensive allemande Nordwin. Sur le pont de Kraft, une plaque est apposée : « Ici fut arrêtée le 7 janvier 1945 par la 1<sup>ère</sup> D.F.L. et la **Brigade Alsace-Lorraine** l'offensive ennemie sur Strasbourg ».

Après la guerre, il y eut l'augurale rencontre avec le général de Gaulle, qui le prit dans son gouvernement provisoire. Malraux fut un très éphémère ministre de l'information, avant de devenir le chantre du R.P.F. jusqu'en 1950. Mais ce qui reste aujourd'hui n'est pas la politique. Ne disait-il pas dans l'un de ses grands discours en 1968 : « la politique, c'est ce qui reste quand il n'y a plus d'histoire<sup>3</sup> » ? Ce n'est pas l'histoire non plus, c'est l'art, que portait Malraux entre 1947 et 1958, alors qu'il avait arrêté d'écrire des romans et avait entrepris de se consacrer à l'art, à la métaphysique de l'art dans sa *Psychologie de l'art* d'abord puis dans sa première Somme, *Les Voix du silence*, qui paraît en 1951. En 1950, il publiait l'un de ses livres les plus habités, des plus

---

<sup>2</sup> Cf. « La Brigade Alsace-Lorraine sur le front de l'Est en 1944-1945 » par Christine Lévisse-Touzé, <http://www.memoresist.org>.

<sup>3</sup> «Discours prononcé au Parc des expositions» à Paris le 20 juin 1968.

hantés par la grande question du Mal et la réponse que lui apporta Goya : c'est *Saturne, essai sur Goya*.

*Les Voix du silence* s'ouvre, chacun le sait, par *Le Musée imaginaire*, devenu en soixante-dix un concept planétaire. On a un peu fait dire à n'importe qui ou à parfois à des personnalités de l'art fort nobles, quel serait leur musée imaginaire, sans avoir compris que pour Malraux il ne s'agissait pas du musée des préférences de chacun et que nous avons tous au minimum 70% d'œuvres en commun.

« Le Musée Imaginaire est le chant de l'histoire, il n'en est pas l'illustration<sup>4</sup>. »

Pour tenter de faire comprendre ce que Malraux voulait apporter aux hommes avec ses Voix et son concept du Musée imaginaire, voici quelques paroles de lui :

« S'il y avait un art des fours crématoires tout juste éteints ce jour-là, il n'exprimerait pas les bourreaux, il exprimerait les martyrs (p. 881).

Chacun des chefs-d'œuvre est une purification du monde, mais leur leçon commune est celle de leur existence, et la victoire de chaque artiste sur sa servitude rejoint, dans un immense déploiement, celle de l'art sur le destin de l'humanité. L'art est un anti-destin (897). »

Entre 1958 et 1960, il posa quelques moments capitaux de la V<sup>e</sup> République naissante créant de nouvelles relations diplomatiques et culturelles d'abord avec l'Inde, le Japon, l'Amérique latine. Il fit durant ces années quatre grands discours : ceux d'Athènes pour la première nuit de l'illumination de l'Acropole et de Brasilia en 1959, puis en 1960, à l'UNESCO, ceux pour le centenaire de l'Alliance Israélite universelle et pour la sauvegarde des monuments de Haute-Egypte. Trois d'entre eux, consacrés au destin grec, au destin juif et à la sauvegarde des temples d'Egypte pointaient de façon invisible mais destinale des liens puissants entre ces trois civilisations. Pourtant, à la fin de sa vie, il reconnaissait que l'Europe n'avait que deux parrains : Israël et la Grèce. Et sa réponse à l'appel pour sauver les monuments égyptiens, était le premier acte de ce qui allait devenir la préservation du Patrimoine mondial mis en œuvre par l'UNESCO.

Toute une décennie passe jusqu'en 1968, année de tant de bouleversements planétaires et nationaux, mais aussi année Baudelaire, quelque peu malmenée ou au

---

<sup>4</sup> OC, IV, *Ecrits sur l'art*, t. I, p. 880.

contraire parfaitement tombée au milieu de la grande crise de civilisation qui faillit faire vaciller le pouvoir en France comme ailleurs. Malraux n'avait rien vu venir, ni de Gaulle. Je ne puis m'empêcher de citer cette parole de son discours du 20 juin au Parc des Expositions :

« Cette répétition générale d'un drame suspendu montrait, chez les grévistes comme chez ceux qui les regardaient passer, la conscience de la fin d'un monde. Même avec des salaires augmentés, notre société n'est pas encore adaptée à la civilisation de machines. »

1968 fut aussi marquée pour l'écrivain-ministre par l'inauguration de sa dernière Maison de la culture et non des moindres : Grenoble.

Malraux venait de publier à l'automne précédent les *Antimémoires* et revenir ainsi sur le devant de la scène littéraire. Son livre fut un incontestable succès. Une somme de ses soixante premières années à tel point qu'il reprit comme titre de chapitres ceux de ses grands romans. Tout y passe, l'action, la méditation métaphysique, l'art, la Seconde Guerre mondiale depuis la « drôle de guerre » et son épopée finale dans la Résistance déjà rattachée à l'armée de métier, comme nous l'avons dit, puis son chapitre poignant sur les camps nazis... autour de l'entrée au Panthéon des cendres de Jean Moulin. Sont présents de Gaulle, cela va sans dire, puis Nehru et Mao, l'Asie : l'Inde immensément présente, avec la Chine et le Japon. Il y aurait beaucoup à dire sur sa fascination pour Mao et son aveuglement sur les crimes du maoïsme et la Révolution culturelle.

La décennie qui s'ouvrit ensuite, la dernière de 1969 à 1976, après dix ans passés au ministère des Affaires culturelles, fut marquée par son regain de créativité littéraire mais aussi d'actions, de prise de position, en direction de l'Asie essentiellement (Inde, Japon, Chine), sans oublier de rares prise de positions politiques dont la plus spectaculaire fut son engagement en faveur du Pakistan oriental, devenu en 1971 le Bangladesh, dans sa guerre d'Indépendance contre le Pakistan, puis sur la rencontre Nixon-Mao (1972), enfin signa une lettre ouverte à Franco contre la condamnation à mort par garrot de l'anarchiste Salvador Puig Antich par un tribunal espagnol, en mars 1974, puis en

novembre 1974, il soutint une fois encore l'Etat juif dans une « lettre ouverte au directeur général sortant » de l'UNESCO, s'indignant de l'adoption d'une résolution assimilant sionisme et racisme pour exclure Israël de toute activité au sein de l'organisation internationale. À la fin de sa destinée, Malraux voulut découvrir les peintres d'Haïti et tout spécialement la communauté de Saint-Soleil. Ce fut sa dernière destination, à la fin de l'année 1975. Il revint enthousiasmé et écrivit en janvier et février, comme habitué, un ultime chapitre à son *Intemporel*, qui fut mis sous presse avec près de six mois de retard.

Sa dernière année de vie, il la consacra à l'art avec la fin de l'*Intemporel* puis quelques textes dont sa lettre-préface à Chagall pour l'édition de luxe de *Et sur la terre*, publié en 1977. L'essentiel de son écriture testamentaire fut pourtant consacré à la littérature et à sa métamorphose avec l'audio-visuel dans son ultime livre *L'Homme précaire et la littérature* paru aussi en 1977.

Un dernier mot à cet instant. Quarante-deux après sa mort, même si ses lecteurs ne sont pas légions hélas, je vois et sens combien il est encore présent pour des milliers de personnes de par le monde sur les grandes questions posées par la décomposition de notre civilisation comme par sa survie. Il n'a ni la notoriété de Saint-Exupéry, ni celle de Céline, ni celle de Camus, ni celle de Sartre, mais dans tant de domaines, son nom et ses actions et le souvenir de ses combats courageux en Espagne, comme durant la fin de la Seconde Guerre mondiale, et encore et toujours de ses *Ecrits sur l'art* portés par sa conception fracassante du musée imaginaire, et sa fascination pour l'Asie et l'Inde en particulier, font de lui un maître sans doute méconnu, souvent critiqué, mais pas oublié. Son discours pour l'entrée des cendres de Jean Moulin au Panthéon le 19 décembre 1964, demeure l'étalon de tous les discours de transferts d'illustres personnages de notre histoire au Panthéon depuis trente ans... Rappeler cela ici, aux Invalides, au musée de l'ordre de la Libération, n'est pas dépourvu de sens.

Malraux n'est pas mort, non, il vit dans l'esprit de ceux qui le lisent et pour au moins deux décennies encore, dans le cœur de ses derniers témoins dont je suis.



Au pont de Kraft, non loin de Strasbourg (janvier 2019).

© malraux.org